

# *Théorie et poétique du nom propre au XII<sup>e</sup> siècle: Geoffroy de Monmouth, Wace et Chrétien de Troyes*

par Madeleine Jeay\*

Les réflexions qui vont suivre à propos d'une théorie et d'une poétique du nom propre au XII<sup>e</sup> siècle, trouvent leur origine dans la corrélation qu'on ne peut s'empêcher d'établir entre la liste d'invités au couronnement d'Arthur dans le *Roman de Brut* de Wace et celles d'*Erec et Enide* de Chrétien de Troyes lors de l'accueil d'Énide à la cour d'Arthur et pour les fêtes de leur mariage<sup>1</sup>. Mettre en rapport ces deux œuvres demande de revenir au principal texte source de Wace qu'il a adapté en français, l'*Historia Rerum Britanniæ* de Geoffroy de Monmouth, qui donne lui aussi la liste des personnages présents au couronnement d'Arthur<sup>2</sup>.

Les séries onomastiques de ces trois textes constituent un noyau à partir duquel se sont déployées les listes du corpus romanesque arthurien, notamment celles des chevaliers de la Table Ronde et des quêteurs du Graal<sup>3</sup>. L'un des objectifs de l'article sera de noter le rôle des listes, en particulier des listes onomastiques, dans la mise en place

\* McMaster University – Hamilton, Ontario.

<sup>1</sup> La partie arthurienne du *Roman de Brut* de Wace peut être considérée comme source ou contrepoint des romans arthuriens qui suivent: H. Tétrel et G. Veysseyre, *Introduction*, in *L'Historia regum Britanniæ et les «Bruts» en Europe*, éd. H. Tétrel et G. Veysseyre, Classiques Garnier, Paris 2015, pp. 9-37 (p. 11).

<sup>2</sup> La prise en compte de ces deux textes s'impose d'autant plus qu'ils ont connu une popularité considérable: 220 manuscrits de l'*Historia Regum Britanniæ* (HRB) ont été recensés jusqu'à ce jour et ses adaptations en vernaculaire, désignées par les médiévaux par le terme de «Bruts», sont en Grande Bretagne le corpus le plus important après la Bible: *ivi*, pp. 9-10.

<sup>3</sup> Voir R. Trachsler, *Disjointures-Conjointures. Étude sur l'interférence des matières narratives dans la littérature française du Moyen Âge*, Francke, Tübingen-Bâle 2000, pp. 51-8.

et le développement d'une écriture narrative en vernaculaire. On peut en effet situer la naissance du roman de langue française au milieu du XII<sup>e</sup> siècle, dans l'environnement de la cour Plantagenêt, autour d'Henri II et d'Aliénor d'Aquitaine. À partir des trois romans adaptés de l'Antiquité, le *Roman de Thèbes*, le *Roman de Troie* et l'*Eneas*, puis des romans de *Rou* et de *Brut* de Wace, vont se développer des stratégies narratives reprises par la suite. Pour reprendre les termes de Laurence Mathey-Maille, le *Roman de Brut*, «œuvre charnière entre la matière antique et la matière de Bretagne», semble «un bon témoin de l'émergence du genre romanesque au XII<sup>e</sup> siècle»<sup>4</sup>. C'est à ce titre que la poétique du nom propre mise en œuvre dans les trois textes va nous intéresser.

On ne peut ignorer par ailleurs la part prise, dans l'*Historia Regum Britanniae* et le *Roman de Brut*, par ce qu'on peut caractériser comme une théorie du nom propre qui se manifeste dans le travail étymologique des deux auteurs à propos des noms de lieux. En effet les explications qu'ils donnent sur l'origine du nom des villes et de quelques fleuves, permettent d'observer l'attention qu'ils portent à l'acte de nomination. Après avoir traité dans un premier temps de cette dimension théorique reliée à la toponymie dans l'*Historia* et le *Brut*, nous verrons comment le fait de présenter les noms propres en série au sein d'une œuvre littéraire affecte l'approche théorique que l'on peut se faire du nom propre.

### *1. Travail étymologique et théorie du nom propre: la toponymie dans l'*'Historia Regum Britanniae'* et le '*Roman de Brut*'*

Même si la question de la préoccupation étymologique chez Geoffroy de Monmouth et Wace a été amplement travaillée, il me paraît utile d'y revenir dans le cadre d'une réflexion sur la nomination<sup>5</sup>. Il s'agira

<sup>4</sup> L. Mathey-Maille, *De l'Historia Regum Britanniae de Geoffroy de Monmouth au Roman de Brut de Wace: la naissance du roman*, in *Le travail sur le modèle*, éd. D. Buschinger, Université de Picardie-Jules Verne, Amiens 2002, pp. 5-10 (p. 5). Voir aussi M. M. Pelan, *L'influence du Brut de Wace sur les romanciers français de son temps*, Slatkine, Genève 1974 (Paris, 1931), pp. 22-8.

<sup>5</sup> Voir les travaux suivants: L. Mathey-Maille, *La pratique de l'étymologie dans le 'Roman de Brut' de Wace*, in «*Plaist vos oïr bone cançon vallant?*». *Mélanges de langue et de littérature médiévaux offerts à François Suard*, éd. D. Boutet, M.-M. Castellani, F. Ferrand et A. Petit, Éditions du Conseil scientifique de l'Université Charles-de-Gaulle-Lille III, Lille 1999, t. 2, pp. 579-86 et *L'étymologie dans le 'Ro-*

moins d'apporter du nouveau que d'offrir un regard d'ensemble sur les explications que les deux auteurs proposent pour l'origine d'un certain nombre de noms de lieux. Leur intérêt pour l'herméneutique onomastique se concentre en effet sur la toponymie, bien que l'importance de l'acte de nomination, en particulier telle que Wace l'énonce, ne se limite pas aux lieux. C'est au sujet de l'identification des géants peuplant la terre découverte par Brutus et ses compagnons et qui deviendra l'Angleterre, qu'il avoue: «ne vus sai lur nuns aconter / Ne nul n'en sai, fors un, nomer», Goëmagog<sup>6</sup>. La rencontre à la rime des termes *aconter* et *nomer* affiche de façon claire l'interdépendance entre le nom propre et le récit qui déploie ses virtualités.

Comme le montre cet exemple, les œuvres qui nous intéressent comportent une dimension à la fois historique et fictionnelle. Pour Geoffroy et Wace, le récit se présente d'abord comme une chronique, ce qui signifie que les noms propres renvoient à des lieux et à des personnalités censées être connues des lecteurs et qui appartiennent à l'univers de croyance de ces derniers<sup>7</sup>. Leur travail de recherche étymologique est dirigé par une perspective avant tout historique. Une préoccupation majeure, surtout chez Wace, est d'observer et d'expliquer l'évolution des noms ou les différentes appellations en fonction des contextes et de la langue des locuteurs. Leur mode de pensée ne se situe pas dans la ligne de la conception isidorienne de l'étymologie la plus fréquemment invoquée par les critiques, c'est-à-dire la recherche de l'origine d'un mot afin d'en découvrir l'essence, la découverte de la première signification permettant en ce cas la connaissance de la *res*<sup>8</sup>. Limiter l'approche d'Isidore de Séville, qui fut la source presque

*man de Rou' de Wace*, in «*De sens rassis*»: *Essays in Honor of Rupert T. Pickens*, éd. K. Busby, B. Guidot et L. E. Whalen, Rodopi, Amsterdam 2005, pp. 403-14; G. Paradisi, *Le passioni della storia. Scrittura e memoria nell'opera di Wace*, Bagatto, Rome 2002 et *Remarques sur l'exégèse onomastique et étymologique chez Wace (expositio, ratio nominis)*, in *Maistre Wace. A Celebration*, éd. G. S. Burgess et J. Weiss, Société Jersiaise, St. Helier 2006, pp. 149-65.

<sup>6</sup> Wace, *Le Roman de Brut*, éd. I. Arnold, SATF, Paris 1938-1940, vv. 1067-1068.

<sup>7</sup> R. Martin, *Langage et croyance. Les «univers de croyance» dans la théorie sémantique*, Mardaga, Bruxelles 1987, pour qui la notion d'univers de croyance peut permettre la synthèse des différentes théories sur le nom propre (voir pp. 138-55).

<sup>8</sup> Isidore de Séville, *Étymologies*, éd. W. M. Lindsay, Clarendon Press, Oxford 1911: «dum videris unde ortum est omen, citius vim ejus intellegis» (I, 29): ‘lorsque tu verras d'où le nom tire son origine, tu comprendras quelle est sa puissance’. Pour une conception de l'étymologie médiévale qui ne la réduit pas à cette dimension, il est bon de revenir à l'article de R. Guiette, *L'invention étymologique dans les lettres*

exclusive de la spéculation étymologique durant tout le Moyen Âge, à une telle herméneutique du réel, c'est ne pas prendre en compte que pour lui aussi, le lien avec la chose peut être arbitraire: «iuxta arbitrium humanae voluntatis»<sup>9</sup>. La réflexion toponymique de Geoffroy de Monmouth et de Wace s'intéresse donc avant tout aux relations de causalité et à l'exposition de ce qui permet d'expliquer l'attribution d'un nom à un lieu. Tous deux semblent moins attachés à une origine essentialisée du nom qu'à ce qui se situe en aval et à son évolution.

Pour reprendre l'expression d'Antoine Thomas, Wace est un «philologue consommé» dont la pratique de l'étymologie relève «à la fois d'un projet narratif et d'une méthode presque scientifique»<sup>10</sup>. Il se veut historien, mais sa puissance narrative le conduit à amplifier certaines de ses étymologies sous forme de récits qui fonctionnent comme des mythes explicatifs de toponymes<sup>11</sup>. S'il reprend à Geoffroy toutes ses interprétations sur l'origine ou l'évolution d'un nom de lieu, ses considérations de type linguistique et sa puissance poétique le conduisent à des développements qui ne se trouvent pas dans sa source<sup>12</sup>. Ces quelques considérations générales avant d'entrer dans le détail de la méthode étymologique de Geoffroy de Monmouth et de Wace, nous mettent en garde contre les généralisations et les périodisations simplificatrices qui se représentent le Moyen Âge immergé dans une conception ontologique de l'étymologie, celle-ci n'ayant cédé le pas à l'étymologie historique qu'à partir du XV<sup>e</sup> siècle.

Dans les deux textes, le plus grand nombre d'étymologies a trait à un conquérant qui s'approprie une terre, au fondateur d'un lignage, ou simplement à un personnage identifié à un lieu. Celui auquel on pense d'emblée est évidemment Brutus à partir de qui s'explique le

*françaises au Moyen Âge*, in *Forme et senefiance*, éd. J. Dufournet, M. de Grève et H. Braet, Droz, Genève 1978, pp. 110-21.

<sup>9</sup> *Ibid.*

<sup>10</sup> A. Thomas, *Nouveaux essais de philologie française*, Bouillon, Paris 1904, pp. 4-5 (citation empruntée à Mathey-Maille, *La pratique de l'étymologie*, cit., p. 582); *ibid.*, p. 580.

<sup>11</sup> *Ivi*, pp. 580-2: à cet égard, les pauses explicatives que constituent les passages étymologiques disséminés au long du texte constituent une forme d'*amplificatio*.

<sup>12</sup> Une dizaine d'entre elles ne figurent pas dans l'*HRB*, certaines empruntées à la première version Variante de la Vulgate du texte, Wace ayant puisé dans les deux: L. Mathey-Maille, *De la vulgate à la 'Variant Version' de l'Historia Regum Britanniae'*, in Tétrel et Veysseyre (éd.), *L'Historia regum Britanniae' et les «Bruts»*, cit., pp. 129-39 (p. 131). Voir par exemple le récit étiologique à l'origine de «cité as muissuns» donné à la ville de Cirencester: *Roman de Brut*, vv. 13515-13624.

passage d’Albion à la Bretagne et qui marque l’identification au lieu, mais aussi à un peuple et à sa nation, de même qu’à la langue qui y est en usage. On peut véritablement parler à propos de cette série d’identifications, de la construction d’une identité collective autour d’un nom qui revêt «une valeur de rassemblement, assurant au groupe son unité et son individualité»<sup>13</sup>. La même filiation entre un territoire et celui qui en prend possession s’applique aux régions dont les fils de Brutus ont hérité: Logres, issu de l’aîné, Locrin, la Cambrie, de Kamber, le second, et l’Albanie qui deviendra l’Écosse, d’après le troisième, Albanac<sup>14</sup>. De la même manière, les villes de Kaer Ebrac, Leicester et Gloucester tirent leur nom de leurs souverains respectifs<sup>15</sup>. L’identification de plusieurs autres lieux fait simplement référence à des personnages qui leur sont liés: Tours et la Touraine d’après Turnus, compagnon de Brutus mort en cet endroit, le Saut de Goemagog où le corps du géant fut jeté dans la mer, Kynon – Caen – d’après Keu qui a tracé les murailles de la ville<sup>16</sup>.

Comme pour ces derniers exemples qui ne relient pas nécessairement un lieu à son lien presque mystique avec son fondateur, le fait de désigner une ville selon le nom du fleuve qui y coule – l’Usc pour Kaerusc ou l’Exe pour Exeter –, met bien en évidence la conscience qu’ont nos deux auteurs du caractère conventionnel de la nomination. L’intérêt qu’ils portent, particulièrement Wace, à l’évolution ou aux variations des appellations en fonction des locuteurs, en est une autre preuve. Leur perspective de chroniqueurs qui évoluent dans un milieu multilingue les rend sensibles à la variabilité linguistique, conséquence des conquêtes, des prises de possession successives et de l’établissement de nouveaux lignages. Ils s’attachent à indiquer le nom d’un

<sup>13</sup> É. Deschellette, *L’identité à l’épreuve du mythe: la fabrique des origines, d’Énéas à Brutus*, in “Questes”, 24, 2012, p. 77 (<http://questes.revues.org/3210>).

<sup>14</sup> La Cambrie est devenue Galles soit en souvenir de la reine Galaes ou du duc Gualon; Geoffroy se contente de signaler le changement de nom sans l’expliquer.

<sup>15</sup> Kaer Ebrac est nommée d’après le roi de Bretagne Ebrauc, Leicester est la cité du roi Leir et Gloucester porte le souvenir du roi Claude qui l’édifia.

<sup>16</sup> À propos de cette dernière, dont l’appellation est expliquée seulement par Wace, E. Baumgartner suggère que l’auteur du *Brut* a peut-être voulu ainsi affirmer les droits de ses contemporains Anglo-Normands sur la ville angevine: E. Baumgartner, *La Geste du roi Arthur selon le ‘Roman de Brut’ de Wace, et l’‘Historia Regum Britanniae’ de Geoffroy de Monmouth*, Paris, 10/18, 1993, p. 19. À propos de la ville de Hantune (Southampton) nommée du nom de Haim – Hano chez Geoffroy –, Wace commente que la dénomination vient souvent d’un événement mineur: *Roman de Brut*, vv. 5001-5004.

lieu en breton, saxon ou éventuellement roman ou anglais, mettant en évidence à la fois ce qui change dans les étymons composant le terme et le procédé de composition qui préside à leur agencement. Ainsi la porte nommée d'après le roi Lud est Portlud en breton et Ludesgate en anglais<sup>17</sup>. Wace apporte des précisions d'ordre linguistique absentes chez Geoffroy. Tous deux précisent que la rivière où est tombée la tête de Gallus décapité est appelée Nentgallin par les Bretons et Gualebroc en anglais et en saxon. Wace ajoute que les deux termes signifient la même chose et que leur étymon commun renvoie au même personnage: «Li nom del son diversefient / Mais une chose senfient»<sup>18</sup>.

La longue addition de Wace à l'étymologie de la ville de Karlion donne un exemple de sa méthode de «philologue»<sup>19</sup>. Cette ville qui avait servi de garnison aux légions romaines fut appelée *Urbs Legionum* ou en breton, Kaerlegion, nom qui a subi une contraction du deuxième étymon et la suppression du *e* muet pour le premier. Le passage se poursuit avec la porte que «Engleis [...] apelent Belnesgate», mais qui devrait s'appeler Belinesgate, selon le principe de dérivation à partir de Belin, le roi qui la fit ériger<sup>20</sup>. Pour expliquer l'évolution du nom de la ville de Bade à partir de Baldud, nom d'un roi de Bretagne, il procède en trois temps: il établit le lien avec le fondateur, signale l'amuïssement du *l*, puis sur la base de la *similitudo litterarum*, fait un rapprochement avec les bains qui ont été aménagés<sup>21</sup>.

C'est dans les explications détaillées des circonstances historiques et linguistiques qui ont abouti à la dénomination de l'Angleterre et de Londres que se déploie la gamme de ces stratégies interprétatives. L'imposition du nom éponyme de Bretagne à la région appelée Albion par son fondateur Brutus, peut être vue comme un «baptême symbolique qui marque le passage des ténèbres de la *terre gaste* à la lumière d'un avenir plein de promesses», puisque après avoir chassé les géants

<sup>17</sup> Autres exemples: la ville de Kaerleir fut nommée d'après le roi Leir, Kaer signifiant «cité», qui donnera Leicester en saxon (Geoffroy de Monmouth, *The 'Historia Regum Britanniae' of Geoffrey of Monmouth, I: Bern, Burgerbibliothek, MS 568*, éd. N. Wright, Boydell and Brewer, Woodbridge 2001, chap. 31; *Roman de Brut*, vv. 1659-1663); variantes en saxon, roman et breton du nom qui désigne un château construit sur le territoire correspondant à l'étendue d'une peau de taureau découpée en lanière.

<sup>18</sup> *Roman de Brut*, vv. 5567-5568. Précision par Wace que Stonehenge est appelé «carole as gaianz» par les Bretons, v. 8176.

<sup>19</sup> Ivi, vv. 3159-3216.

<sup>20</sup> Ivi, v. 3213.

<sup>21</sup> *Roman de Brut*, vv. 1631-1636. Cette étymologie ne se trouve pas dans l'*HRB*.

qui l'habitaient, le héros troyen a instauré l'agriculture et l'élevage<sup>22</sup>. Comme le remarque E. Deschellette, Wace dramatise l'événement par un effet d'attente, car il vient couronner l'épique éradication des géants. La victoire des Saxons sur les Bretons «Qui d'Angle Angleis apelé erent»<sup>23</sup>, conduit à l'appellation présente de l'Angleterre. Une deuxième interprétation de son origine introduit deux autres données: la nécessité de garder en mémoire l'acte fondateur qui associe un peuple et une nation et l'impact des différents usages linguistiques. Ceux qui reçurent la terre des Saxons l'ont appelée Angleterre et «Se firent Engleis apeler / Pur lur orine remenbrer»<sup>24</sup>. Par ailleurs, le rappel de l'identification du territoire avec Brutus, est l'occasion pour Wace d'une réflexion sur les changements apportés à la désignation d'une région ou d'une ville par ses divers occupants en fonction de leur langue. Sa conscience aiguë des variations linguistiques l'amène à une «espositiun» à l'usage de ses lecteurs français pour préciser que «Englelande» signifie «Terre as Engleis»<sup>25</sup>.

Pour retracer l'étymologie qui aboutit au nom de la ville de Londres, les deux auteurs, Geoffroy et Wace, font intervenir d'abord la notion de composition d'un terme à partir d'étymons et celle de la corruption qui a fait évoluer l'appellation de la nouvelle Troie, Troie Nove, en Trinovant<sup>26</sup>. Wace ajoute au sujet de cette première dénomination, le principe de la remémoration des ancêtres Troyens à l'égard desquels s'entretient, à travers ce nom, la continuité identitaire. Le processus qui conduit au nom de Londres vient de la deuxième désignation de la ville, Kaerlu, d'après le roi Lud, changement qui a provoqué, précise Geoffroy, une vive discussion avec son frère Nennius fâché de voir disparaître le nom de Troie. C'est à nouveau à un phénomène de corruption qu'il est fait appel pour expliquer la transformation de Lud en Lodoïn, puis selon la prononciation anglaise, Londenë que «nus or Lundres l'apelum»<sup>27</sup>. L'analyse se termine sur des règles générales

<sup>22</sup> Deschellette, *L'identité à l'épreuve du mythe*, cit., p. 78.

<sup>23</sup> *Roman de Brut*, v. 1197.

<sup>24</sup> *Roman de Brut*, vv. 13645-13646. Wace introduit avec cette seconde explication qui ne se trouve pas chez Geoffroy (chap. 21), le besoin de remémoration du lignage qu'il avait signalé dans sa rétrospective étymologique du nom de l'Angleterre.

<sup>25</sup> Ivi, vv. 13650-13652.

<sup>26</sup> HRB, chap. 22: le nom a été changé en Trinovantum «per corruptionem», corruption que Wace détaille ainsi: «Mais qui le nom garde, si trove / Que Trinovant est Troie Nove / Que bien pert par corruptiun / Faite la compositiun» (*Roman de Brut*, vv. 1227-1230).

<sup>27</sup> Ivi, v. 1238; Geoffroy s'en tient à la fondation de la Nouvelle Troie devenue

pour expliquer les changements toponymiques, la principale étant les conquêtes par des peuples divers qui ont attribué aux lieux des noms autres que ceux qu'avaient donnés les fondateurs. La seconde apporte une observation de type linguistique, le fait que ces différents locuteurs ont pu allonger ou raccourcir le nom d'origine, comme le montre l'exemple de la porte nommée d'après le roi Lud, Portlud en breton, Ludesgate en anglais.

L'étymologie la plus complète, propre à Wace<sup>28</sup>, est celle qui détaille le sens du lieu nommé Cernel. Elle condense les diverses explications apportées dans les exégèses rencontrées jusqu'à présent. Elle commence par un récit étiologique racontant comment saint Augustin en mission évangélisatrice, après avoir fiché un bâton en terre à l'endroit où Dieu lui apparut, y voit jaillir de l'eau. Pour illustrer comment le nom matérialise l'événement, Wace recourt au principe de l'association des étymons dont celui de la première syllabe renvoie à la racine latine – «Cerno, cernis, ço est veeir» – et l'autre, «El», correspond à Dieu en hébreu<sup>29</sup>. La troisième étape de l'explication, l'addition de «Cerno» et «El», dont «Li uns dit Vei, l'autre dit Dé» – l'un dit j'ai vu et l'autre Dieu –, demande un ajustement, la chute du *o*: «Si est par une abscisiun / Faite la compositiun»<sup>30</sup>. Le tout se termine sur le thème du souvenir à garder de ce lieu où Dieu a apparu, qui se rappelle chaque fois qu'on entend son nom. Ce qui est remarquable dans ce passage, c'est sa dimension théorique qui se traduit en particulier par la recherche d'un vocabulaire technique, déjà rencontré avec la notion de corruption et le terme d'«espositiun» par lequel Wace désigne sa pratique étymologique, pour rendre compte des accidents d'ordre linguistique qui président à l'évolution des termes.

Le motif des changements apportés aux noms en usage par le passage du temps et celui de l'importance de garder la mémoire des appellations pour maintenir celle des peuples qui leur sont associés, que leurs actions aient été déshonorantes ou glorieuses, ouvre le prologue de la troisième partie du *Roman de Rou*<sup>31</sup>. Ce dernier nous servira de

Kaerlud dont il précise le sens de «ciuitas Lud» (*HRB*, chap. 22). Dans une deuxième étymologie, Wace s'étend sur les altérations dues à la manière de parler des divers peuples qui ont occupé la ville, *ivi*, vv. 3762-3784.

<sup>28</sup> La source n'est pas l'*HRB*, mais l'*Historia de vita sancti Augustini* de Goscelin de Saint-Bertin, moine à Canterbury dans la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle: *Paradisi, Le passioni*, cit., p. 249.

<sup>29</sup> *Roman de Brut*, v. 13794.

<sup>30</sup> *Ivi*, vv. 13798, 13801-13802.

<sup>31</sup> L'oubli de l'appellation d'Armorique pour celle de Bretagne est mentionnée

transition pour aborder la question d'une poétique du nom propre telle qu'elle se manifeste dans les listes onomastiques. Deux copieuses énumérations de lieux et de personnes sont en effet encadrées par ce qu'on peut considérer comme des topiques courantes de prologue, d'abord la justification et la valorisation de l'écriture, puis en clôture, l'éloge à Henri II dont l'auteur est le «clerc lisant», accompagné de sa reconnaissance pour sa générosité<sup>32</sup>. Les treize premiers vers sont une profession de foi sur les bienfaits de l'écriture, qui sera reprise au cours du passage et en conclusion. Elle sert à la réminiscence des héros et des lieux, avec les différents noms que ces derniers ont portés à la suite de l'évolution des langues – «muement de languages» –, remembrance ritualisée à l'occasion de fêtes et de cérémonies: «deit l'um les livres e les gestes / e les estoires lire a festes»<sup>33</sup>. Suit une liste de lieux précisément consacrée à cette mémoire des noms présents et passés des régions de l'Europe occidentale et des pays d'Orient, énumération qui culmine avec l'Ouest du continent et la Normandie. L'étymologie de ce pays que Wace revendique comme le sien et auquel il souhaite identifier également Henri II, précise dans ce que L. Mathey-Maille appelle une «fiche linguistique», pourquoi la Neustrie est devenue la Normandie<sup>34</sup>.

Wace clôt cette première liste par une autre affirmation des bienfaits de l'écriture qui donne lieu à une seconde énumération sur le thème de l'*ubi sunt*: les villes qui ont disparu et dont on retrouve à peine les traces, comme Troie, Babylone ou Ninive, et les héros, Alexandre ou César, dont les noms auraient été oubliés si leurs exploits n'avaient pas été reportés par écrit. Cet intéressant parallélisme entre la thématique au centre de la réflexion toponymique de Wace, l'instabilité des nominations, ou en ce qui concerne les personnes, leur im-

à trois reprises, signe de l'attention de Wace aux effets du passage du temps sur la toponymie: «N'ert pas Bretaine encor nomee / Ainz ert Armoriche apelee», ivi, vv. 795-796; «Que nus or Bretaine apelum, / D'Armoriche ad perdu le nun», vv. 6333-6334; «De cel tens, par ceste achaisun, / Perdi Armoriche sun nun», vv. 5949-5950.

<sup>32</sup> L. Mathey-Maille, *L'écriture des commencements dans le 'Roman de Rou' de Wace et la 'Chronique des ducs de Normandie'* de Benoît de Sainte-Maure, in *Seuils de l'œuvre dans le texte médiéval*, éd. E. Baumgartner et L. Harf-Lancner, Presses Sorbonne Nouvelle, Paris 2002, t. I, pp. 79-95 (pp. 87-91); Wace, *Le Roman de Rou*, éd. A. J. Holden, Picard, Paris 1970, troisième partie, t. I, p. 168, v. 180. L'appendice comporte une première version de ce passage, t. II, pp. 309-31, vv. 1-130.

<sup>33</sup> Ivi, p. 161, vv. 12 et 5-6.

<sup>34</sup> Mathey-Maille, *L'étymologie dans le 'Roman de Rou'*, cit., p. 404. L'interprétation repose sur la combinaison des deux étymons «north» et «man»: *Roman de Rou*, pp. 162-4, vv. 44-80.

permanence, sera l'un des objets du deuxième volet de notre diptyque, la poétique des noms propres dans l'*Historia Regum Britanniae*, le *Roman de Brut* et *Erec et Enide*.

## 2. *Une poétique du nom propre dans l'‘Historia Regum Britanniae’, le ‘Roman de Brut’ et ‘Erec et Enide’*

Une généalogie s'établit entre ces trois œuvres à travers des listes d'invités réunis dans le cadre de festivités. Dans l'*Historia Regum Britanniae* et le *Roman de Brut*, Arthur convoque ses barons à Pentecôte pour la célébration de son couronnement. *Erec et Enide* comporte deux séries d'invités, la première pour l'accueil d'Enide à la cour d'Arthur, la seconde à l'occasion du mariage des deux héros. Si l'on peut supposer que le texte de Wace a pu servir d'inspiration à Chrétien de Troyes, les noms énumérés dans ses deux séquences puisent à d'autres sources et pour un bon nombre, reflètent son imagination créatrice. Pour Geoffroy et Wace, le récit se présente d'abord comme une chronique, ce qui signifie que les noms propres sont censés référer à des personnalités historiquement attestées et supposées connues des lecteurs. La question se pose différemment dans *Erec et Enide* où les personnages renvoient majoritairement à l'univers de la fiction, ce qui impose à l'auteur d'accompagner leur nom de critères d'identification. C'est d'ailleurs ce que fait aussi Wace, apportant par ces additions aux énumérations sans commentaires de Geoffroy, une dimension romanesque à la chronique de son prédécesseur.

Une conséquence de l'énumération est d'inscrire l'identité «dans une logique sérielle», chaque individu prenant place dans la série des actualisations d'un paradigme<sup>35</sup>. Comme l'énonce Florence Plet-Nicolas à propos des noms propres dans le roman de *Tristan* en prose, «Le nom propre ne se rencontre qu'en relation avec d'autres noms propres [...] Nommer signifie situer, conférer une place dans le système»<sup>36</sup>. Les séries de patronymes dont nous allons nous occuper sont définies, dans les récits où elles s'insèrent, par leur appartenance à des catégories, par exemple combattants à une guerre ou invités à des festivités.

<sup>35</sup> F. Oudin, *Identité et ‘persona’*. *Quelques réflexions liminaires autour de l’image de soi au Moyen Âge*, in “Questes”, 24, 2012, pp. 27-47, p. 37 (<http://journals.openedition.org/questes/3090>).

<sup>36</sup> F. Plet-Nicolas, *La création du monde. Les noms propres dans le roman de Tristan en prose*, Champion, Paris 2007, p. 45: elle reprend et prolonge la citation de Charles Grivel, *La production de l’intérêt romanesque, un état du texte (1870-1880). Un essai de constitution de sa théorie*, Mouton, La Haye 1973, p. 131.

La liste constitue en soi un instrument de classification puisqu'il s'agit d'inclure des termes au sein d'un ensemble et donc par le fait même d'en exclure d'autres. Dénombrer, proposer une nomenclature, un inventaire, c'est distinguer entre ce qui mérite d'être nommé et le reste. Ce dispositif classificatoire et hiérarchisant caractérise également l'intérieur de chaque liste: l'ordre des termes peut traduire l'importance des personnages énumérés ou leur appartenance à des réseaux qui se distinguent par leur classement dans l'énumération, comme nous pourrons l'observer. Un dernier trait propre à l'accumulation des termes dans une liste, particulièrement dans le cas des noms propres, est le fait qu'est ainsi magnifiée leur dimension purement poétique, indépendamment du sens qui leur est attaché.

Tous ces aspects sont présents dans les deux types de listes de personnes autres que les suites d'invités qui concernent cet article: énumérations qui se répètent d'un texte narratif à l'autre depuis les chansons de geste et les romans antiques, comme les combattants lors d'une bataille ou d'un tournoi et les généalogies. L'usage que les premiers romans en langue française font des dénombrements s'inspire, surtout pour la triade antique qui procède à la *translatio* en langue romane du corpus épique latin – l'*Eneas* et les romans de *Thèbes* et de *Troie* –, de celui qu'en ont fait les épopées antiques en passant par leurs adaptateurs latins. De tous ces textes, c'est le *Roman de Troie* de Benoît de Sainte-Maure qui offre le plus grand nombre de listes de guerriers au point qu'elles deviennent chez lui un dispositif narratif structurant. Après la présentation au commencement de la guerre, des Grecs et de leurs alliés, puis des Troyens et des leurs, le récit des batailles qui les affrontent donnera l'occasion d'énumérer pour plusieurs d'entre elles, les guerriers de chaque camp, avec éventuellement des séries de héros morts. Dans le *Roman de Brut*, nous avons deux rassemblements, ceux de l'armée romaine, qui se trouve aussi chez Geoffroy, et ceux de l'armée bretonne<sup>37</sup>. Dans le *Roman de Rou*, figurent les combattants français qui s'apprêtent à conquérir la Normandie et surtout les troupes de Harold et de Guillaume à la veille de la bataille de Hastings<sup>38</sup>. Ces dernières constituent une abondante nomenclature de plus d'une centaine de patronymes reliés à la région d'appartenance de Wace, la Basse Normandie<sup>39</sup>.

<sup>37</sup> *Le Roman de Brut*, vv. 11093-11118 (HRB 163); vv. 11125-11158.

<sup>38</sup> *Le Roman de Rou*, II, vv. 4779-4805, 7711-7724 et 8415-8668.

<sup>39</sup> D'après Paradisi, *Le passioni*, cit., la version A (Londres, BL Royal 4 c xi) qui est la plus complète, identifie 116 combattants appartenant à la suite du Conquérant

Pour les listes généalogiques, sans qu'il soit question non plus d'être exhaustif, il faut mentionner celles qui se déploient dans les manuscrits de l'*Historia Brittonum* qui ont été une source pour l'*Historia Regum Britanniae*. Y sont répertoriées les lignées depuis Abraham et Noé auxquelles s'ajoutent la descendance de Brutus, puis des empereurs romains qui ont régné en Angleterre. On trouve enfin un catalogue de rois avec le nombre d'années de leurs règnes et des généalogies galloises<sup>40</sup>. La succession des descendants de Brutus occupe une large partie de l'*Historia Regum Britanniae* et du *Roman de Brut*. Dans les deux textes, l'énumération des successeurs du roi Gorbonian donne lieu à un resserrement de la généalogie sous forme de séries de noms très peu glosés chez Geoffroy, alors que Wace se plaît, même sous cette forme condensée, à identifier le personnage par des détails parfois savoureux. Cherim aimait le vin, Merian la chasse et ne s'intéressait pas à d'autres femmes que la sienne, Blegabret était amateur de musique: autant de vignettes où se manifeste son goût du récit<sup>41</sup>.

Pour en venir aux listes d'invités qui nous intéressent, celle qu'offre Geoffroy des chevaliers conviés au couronnement d'Arthur est organisée avec précision. Il procède en cercles concentriques à partir des royaumes adjacents à l'Angleterre: Écosse, Galles du sud et du nord, Cornouailles. Se succèdent ensuite de façon hiérarchique, les archevêques des trois sièges métropolitains – Londres, York, Karlion, la Ville des Légions –, les *consules* des principales cités, au nombre de onze, les *heroes*, définis comme des personnages de grande dignité dont la série reproduit le format typique des généalogies qui font se succéder les «fils de», *map* en vieux breton: «Donaut Mappapo, Che-

(p. 319). Pour l'identification de ces patronymes avec des personnages mentionnés dans le Domesday Book, la pancarte de l'église Saint-Étienne à Caen, la cathédrale de Bayeux et d'autres églises normandes, voir E. van Houts, *Wace as Historian*, in *Family Trees and the Roots of Politics: The Prosopography of Britain and France from the Tenth to the Twelfth Century*, éd. K. S. B. Keats-Rohan, Boydell, Woodbridge 1997, pp. 103-32 (pp. 110-4 et 118-32).

<sup>40</sup> E. Faral, *La légende arthurienne. Études et documents. Les plus anciens textes. Documents*, t. III, Champion, Paris 1929; T. Summerfield, *Filling the Gap: Brutus in the 'Historia Brittonum', Anglo-Saxon Chronicle MS F, and Geoffrey of Monmouth*, in *The Medieval Chronicle VII*, éd. J. Dresvina et N. Sparks, Rodopi, Amsterdam 2011, pp. 85-102 (p. 85). L'*Historia Brittonum* fut compilée en Galles du Nord autour de 830 et c'est dans ce texte que Brutus est nommé pour la première fois, *ivi*, p. 87.

<sup>41</sup> *HRB*, chap. 52-53; *Roman de Brut*, vv. 3611-3740.

neus Mapcoil, Pederur Maperidur, Grifud Mapnogoid», etc.<sup>42</sup>. Puis on passe au groupe des rois des *collateralibus insulis*, les îles avoisinantes, Irlande, Islande, Orcades, etc., et on se rend outremer, *ex transmari-nis partibus*, dans les régions côtières, pour terminer dans les terres du Maine, d'Anjou et du Poitou. L'insertion d'un groupe de vingt six patronymes aux consonnances celtiques qui renvoient aux généalogies galloises de l'*Historia Brittonum*, crée un contraste avec les noms latinisés des passages qui précédent et qui suivent. On peut s'interroger sur le sens d'une insertion aussi importante, qui fait bloc par sa densité. La mise en évidence des sonorités bretonnes relève-t-elle seulement d'une intention poétique ou cet ensemble de vocables porterait-il une intention politique? Faudrait-il voir dans l'*Historia Regum Britanniae* un texte qui illustrerait de la part du Gallois Geoffroy, l'alliance entre les Bretons, premiers occupants de l'île, et les Normands, derniers envahisseurs, contre leurs ennemis communs, les Anglo-Saxons?<sup>43</sup>

Du fait que Wace reste près de sa source dans sa liste des chevaliers présents au couronnement d'Arthur, il est difficile de lui prêter une intention politique<sup>44</sup>. Sa série onomastique est précédée d'un préambule de présentation, absent de l'*Historia*. Puis il reprend l'ordre descendant de cette dernière en le modifiant, puisque les autorités civiles – rois, comtes, ducs, vicomtes, barons et châssés – sont toutes mentionnées avant les prélates, évêques et abbés. Dans l'identification des invités, Wace redonnera aux trois archevêques leur place au sein de l'énumération en les plaçant toutefois à la suite de l'ensemble des grands du royaume et non juste après les cinq rois. À part cette variante qui traduit peut-être sa vision de la hiérarchie ou bien sa conception de la logique organisationnelle de la liste, l'ordre reste globalement le même que dans sa source: après les personnages qui appartiennent au territoire anglais, on va passer aux îles voisines puis dans les régions continentales. La séquence généalogique des barons «Ki n'orent pas

<sup>42</sup> HRB, chap. 156, p. 110.

<sup>43</sup> Points de vue différents sur cette question d'A. Chauou, *L'Idéologie Plantagenêt. Royauté arthurienne et monarchie politique dans l'espace Plantagenêt (XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles)*, Presses Universitaires de Rennes, Rennes 2001, pp. 35-41, 173-4, pour qui l'HRB est un monument littéraire à la gloire du peuple breton réduit à l'exil et au silence après l'invasion saxonne, et Paradisi, *Le passioni*, cit., pp. 114-9, qui récuse ce point de vue.

<sup>44</sup> Ce sera différent pour les listes du *Roman de Rou* dans lesquels les noms des personnages désignés par leur lieu d'origine dessinent la topographie de la Normandie natale de Wace.

menurs enurs» scandée par ses «fils de»<sup>45</sup>, ne produit pas le même contraste sonore que dans l'*Historia* où le celtique tranche dans la série des noms en latin, puisque dans le *Brut*, c'est l'ensemble des noms qui ont une consonance anglaise. Pour le reste de l'énumération, à part deux additions, Wace reprend fidèlement les patronymes énumérés par Geoffroy avec peu de variantes<sup>46</sup>. À trois reprises seulement, l'un des personnages se trouve accompagné d'une expression qualificatrice, non pas tant pour apporter un élément d'identification que pour alléger la densité de l'énumération<sup>47</sup>. L'innovation, significative pour la suite du corpus romanesque, est la seconde mention de la Table Ronde dans le texte, dont les Bretons «dient mainte fables», ces chevaliers proches du roi sur qui, fidèle ici à sa posture de chroniqueur, Wace ne s'étendra pas: «Ne vuil jo mie faire fable»<sup>48</sup>. Tout aussi significatives pour nous, dans le contexte d'une poétique de la liste, sont les deux interventions de narrateur concernant l'impossibilité pour lui de nommer tous les invités. Cela peut être parce que, de «menur teneüre», ils n'en valent pas la peine, ou bien parce qu'ils sont trop nombreux pour être tous mentionnés<sup>49</sup>.

L'autonomie de Wace par rapport à l'*Historia*, qui fait de cet épisode un lieu fondateur de l'écriture romanesque qui va suivre, se situe ailleurs que dans la désignation des invités. Ces chapitres arthuriens, véritable livre dans le livre, ont été perçus comme des précurseurs,

<sup>45</sup> *Roman de Brut*, v. 10270.

<sup>46</sup> Sur la fidélité de Wace aux noms de Geoffroy, voir M. Delbouille, *Le témoignage de Wace sur la légende arthurienne*, in “Romania”, 74, 1953, pp. 172-99. La première addition concerne Ewein «li curteis», le fils d'Urien (*Roman de Brut*, v. 10251) et «Guerguint, li cuens de Hereford» (v. 10259). Sur ce personnage sans doute inventé par Wace pour les besoins de la rime avec le comte d'Oxford, voir Delbouille, *Le témoignage*, cit., pp. 181-3.

<sup>47</sup> *Roman de Brut*, vv. 10255-10256: «Cador de Cornoaille i fu, / Que li reis ad mult chier tenu»; vv. 10305-10306: «E Doldanïed de Gollande, / Ki n'unt pas plenté de viande»; vv. 10309-103010: «E Gonvais, li reis d'Orchenie, / Ki maint utlage out en baillie».

<sup>48</sup> Ivi, vv. 9751-9752 et 10285-10286.

<sup>49</sup> Ivi., vv. 10287-10288: «D'autres de menur teneüre / I aveit tant, n'en sai mesure»; vv. 10301-10302: «Assez out a la curt baruns / Dunt jo ne sai dire les nuns». On trouve une formule semblable dans l'*HRB* après la série des *heroes*: «plures quoque alii quorum nomina longum est enumerare» (p. 171). Sur les formules de narrateur à propos de la nécessité de nommer et parallèlement, l'impossibilité de le faire de façon exhaustive, voir M. Jeay, «Infinis exemples pourroie dire»: *le métadiscours médiéval sur la liste*, in *Liste et effets de liste en littérature*, éd. M. Lecolle, R. Michel et S. Milcent-Lawson, Classiques Garnier, Paris 2013, pp. 149-61.

sources ou contrepoints des romans arthuriens en vers qui suivirent<sup>50</sup>. On pourrait dire qu'il est fidèle à sa source en ce sens qu'il en respecte la tonalité. Wace tient à souligner qu'il suit le texte de Geoffroy et à se présenter en historiographe: «*Ço dist l'estorie de la geste*»<sup>51</sup>, tout en se livrant au pur plaisir du récit, un trait déjà présent chez son prédécesseur pour ce passage, mais qu'il amplifie. La nouveauté qu'il apporte est l'addition de trois listes qui accompagnent celle des personnalités conviées au couronnement. Il y a d'abord l'énumération des activités fébriles des serviteurs chargés de l'organisation de la fête. Pour les divertissements d'après la cérémonie, les joutes sportives sont omises, remplacées par une longue liste d'instruments de musique, motif qui deviendra un *topos* obligé des épisodes de réjouissances. Elle est suivie, sur une trentaine de vers, par la mise en scène particulièrement vivante d'une séance de jeux de dés. Le départ des invités donne également lieu à une importante variante. Wace ajoute aux fiefs et charges épiscopales distribuées par Arthur à ceux qui l'avaient servi, une longue liste de cadeaux «*A cels ki d'autre terre esteient*»<sup>52</sup>: coupes, destriers, bijoux, etc., série anaphorique de dix-sept vers où le terme «*duna*» est répété deux fois dans la plupart d'entre eux. Les quatre listes – préparatifs de la fête, invités, instruments de musique, cadeaux – vont constituer les éléments d'un ensemble topique que les récits romanesques reprendront par la suite dans les épisodes de festivités.

On retrouve ainsi la liste des invités et celle des instruments de musique dans l'épisode des fêtes du mariage d'Erec et Enide. Leur co-présence ainsi que quelques autres détails, permettent de présumer un lien entre le premier roman de Chrétien de Troyes et le *Roman de Brut*. Celui-ci apparaît cependant tenu, si on se fie à l'onomastique, car les personnages arthuriens que Chrétien mentionne dans son œuvre peuvent venir de sources galloises antérieures à Geoffroy, éventuellement connus à travers les récits d'origine celtique diffusés en France par des récitants bretons<sup>53</sup>. Pour les patronymes qui figurent dans ses listes, il a tenu à développer une nomenclature tout à fait personnelle, les seules

<sup>50</sup> Tétrel et Veysseyre, *Introduction*, cit., p. 11.

<sup>51</sup> *Le Roman de Brut*, v. 10360.

<sup>52</sup> Ivi, v. 10597.

<sup>53</sup> J.-P. Allard, *L'initiation royale d'Erec, le chevalier*, Archè-Les Belles Lettres, Milan-Paris 1987, p. 6. Sur le caractère celtique de noms «très anciennement attestés par les textes et les légendes bien avant Geoffroy de Monmouth», voir J. Marx, *La légende arthurienne et le Graal*, PUF, Paris 1952, p. 67, noms que l'imagination créatrice de Chrétien s'est appropriés.

identifications communes étant celles d'«Aguisiez, uns rois d'Escoce» et d'Yvain, le fils d'Urien<sup>54</sup>.

C'est dans la première des deux listes, celle de l'accueil d'Énide à la cour, que sont énumérés les chevaliers de la Table Ronde que n'avait pas voulu nommer Wace parce qu'ils sont de l'ordre de la fable, ce qui va à l'encontre de la posture d'historicité qu'il cherche à faire valoir<sup>55</sup>. Or c'est précisément cette appartenance à la fable, au récit fictionnel, que revendique Chrétien à travers l'onomastique de ses listes dont le «caractère humoristique» révèle la littérarité. Ferdinand Lot, dont je reprends ici l'expression, avait à juste titre noté que pour les noces d'Erec et Enide, «le défilé des invités a une touche de parodie très certaine», remarque qui s'applique également à l'autre énumération<sup>56</sup>. Philippe Ménard s'est également attaché avec plusieurs exemples à illustrer ces effets de distance ironique par rapport aux séries onomastiques de ses prédécesseurs<sup>57</sup>. Les commentaires de narrateur au début de la liste des invités qui accompagne la présentation d'Énide, sont un premier indice de sa dimension parodique et de son caractère de jeu littéraire. La formule introductory a un double objet: établir une hiérarchie entre ceux de la Table Ronde qui seront nommés et la foule de ceux qui resteront anonymes, dont il «n'en sai nommer le disme, / Le trezieme ne le quinzisme», amusante précision<sup>58</sup>. Une remarque désinvolte quelques vers plus loin attire l'attention sur le fait que ce qui va suivre est à prendre de façon ironique. Après avoir commencé par indiquer le rang des dix premiers chevaliers, Chrétien abandonne en ces termes: «Les autres vos dirai sanz nombre, / Por ce que li nombrers m'encombe»<sup>59</sup>.

<sup>54</sup> Chrétien de Troyes, *Erec et Enide*. Édition critique d'après le manuscrit B.N. fr. 1376, éd. J.-M. Fritz, Le Livre de Poche, Paris 1992, v. 1966 («D'Escoce i vint reis Augusel», *Roman de Brut*, v. 10250); v. 1702 («Urien, li reis, / e Ewein, sis fiz», vv. 10251-10252).

<sup>55</sup> L'édition choisie est celle de J.-M. Fritz, car elle reproduit pour les chevaliers de la table Ronde celle du manuscrit BnF fr. 1376, dont on a pu conclure qu'elle est celle qu'a rédigée Chrétien: C. W. Carroll, *The Knights of the Round Table in the Manuscripts of 'Erec et Enide'*, in «*Por le soie amisté. Essays in Honor of Norris J. Lacy*», éd. K. Busby et C. M. Jones, Rodopi, Amsterdam 2000, pp. 117-27.

<sup>56</sup> F. Lot, *Nouvelles études sur le cycle arthurien*, in “*Romania*”, 46, 1920, pp. 39-45 (p. 42).

<sup>57</sup> P. Ménard, *Le rire et le sourire dans le roman courtois en France au Moyen Âge (1150-1250)*, Droz, Genève 1969, notamment pp. 576-7.

<sup>58</sup> *Erec et Énide*, vv. 1681-1682.

<sup>59</sup> Ivi, vv. 1699-1700.

Du fait d'être situés dans un ensemble, les noms des personnages énumérés prennent un sens particulier. Ainsi le Laiz Hardiz et le Beax Coharz, qui feront partie des quêteurs du Graal, détonnent dans le groupe des chevaliers prestigieux qui ouvrent la liste. Ils viennent à la suite de Gauvain, Erec, Lancelot et Gornemant de Gohort et on ne peut manquer d'être sensible à l'effet comique du contraste ni de remarquer le caractère oxymorique de leurs deux noms et le fait que les qualités qui servent à les désigner se répondent<sup>60</sup>. La succession des quatre Yvains, tous connus et bien identifiés par Chrétien, produit un résultat humoristique similaire. Contrairement aux listes de Geofroy et de Wace, celle-ci n'obéit à aucune organisation structurant le passage en ensembles identifiables. Ce qui semble présider au contraire à la suite des patronymes est le mélange, par exemple entre des héros reconnus dont le nom était déjà véhiculé par la tradition orale et ceux que Chrétien forge et qui seront repris dans le corpus arthurien. C'est aussi l'alternance entre des chevaliers désignés par un élément descriptif – par exemple le Chevalier au Cor ou le Valet au Cercle d'Or – et ceux – Caradoc, Girflet ou Sagremor –, dont le patronyme sera identifié comme typiquement arthurien. Une autre manifestation de la recherche de diversité dans les dénominations est la variété des procédures d'appellation. L'identification peut être par le lignage – Torz li fiz le roi Arés, Girflez li fiz Do – ou par le territoire d'appartenance: Garravain d'Estrangot, Yders del Mont Dolereus. Elle peut se faire par l'utilisation d'un élément descriptif moral – le Sage, l'Iriez ou le Sauvage – ou bien physique: au bras court ou chauve. À tous ces éléments s'ajoute le travail musical accompli par le poète: effet sonore des rimes et des allitérations – «Amaugins, et Galez li Chaus, / Grains, Gorneveins et Guerreés» –, reprises anaphoriques de «et» ou «ne» à l'initiale d'une série de vers pour annoncer les noms<sup>61</sup>.

Pourtant, à l'échec apparent d'une organisation de la liste qui serait fondée sur le dénombrement et l'articulation des divisions, répond la réussite poétique d'une succession de noms qui met en évidence la texture en distiques du récit: Erec et Lancelot sont identifiés d'après le patronyme «Lac»; nous avons vu comment le Beau Couard et le laid Hardi font couple, comme après eux, Méliant du Lis et Mauduit

<sup>60</sup> Ménard, *Le rire et le sourire*, cit., p. 577, souligne la discordance entre le physique et le moral dans le choix des épithètes et énumère les romans où on retrouvera les deux personnages par la suite.

<sup>61</sup> *Erec et Enide*, vv. 1722-1723. Répétition anaphorique de «et», vv. 1717-1720, et de «ne», vv. 1731-1742.

le Sage, au nom lui aussi paradoxal puisque la sagesse qui le qualifie s'oppose au caractère péjoratif du nom qui fait référence à la mauvaise conduite<sup>62</sup>. Le vers suivant poursuit dans le négatif avec l'épithète qui désigne Dodinel le Sauvage, tout en s'opposant en écho à la sagesse du vers précédent<sup>63</sup>. Une autre série de chevaliers sont reliés par leur caractère belliqueux: Brun de Piciez – si du moins on peut l'identifier à Brun sans Pitié – et son frère, le colérique Grus l'Iriez, mais aussi le Fêvre d'Armes qui préférait la guerre à la paix et Tor, le fils d'Arès au prénom qui évoque le sanglier ou le taureau et qui aime les armes, tout comme Taulas «qui onques d'armes ne fu las»<sup>64</sup>. Plus loin, c'est sur le contraste que joue la succession des noms de Gronosis, le fils de Keu le sénéchal «qui mout sot de mal», de Labigodès le Courtois et de Létron de Prépélésent «en cui ot tant d'afaitement», aux nobles qualités<sup>65</sup>.

Contrairement à la première liste, celle des invités aux noces d'Erec et Enide semble structurée par ensembles bien identifiés en ordre croissant de dignité: d'abord les comtes, puis les ducs et enfin les rois. La logique de ce bel ordre est pourtant aussitôt perturbée par l'intrusion du fantastique qui emporte le lecteur dans un univers de légende. Ainsi après des comtes remarquables pour la richesse de leur suite vassalique, apparaît Maheolas, le seigneur de l'Île de Verre, pays mythique, à l'éternel été<sup>66</sup>. Les deux personnages qui lui succèdent, sont identifiés à l'île d'Avalon: son seigneur Guillemers, variante de Guingamars, le héros du lai de Guigemar, identifié comme l'ami de la fée Morgane et frère de Graislemer de Fine Posterne<sup>67</sup>. Chrétien accorde ironiquement l'information avec la formule typique du conteur qui veut souligner le caractère fictif du récit: «Et ce fu veritez provee»<sup>68</sup>. Ce souvenir d'un lieu arthurien mythique mentionné pour

<sup>62</sup> Ivi, vv. 1689-1695.

<sup>63</sup> Ivi, v. 1696.

<sup>64</sup> Ivi, vv. 1711-1714, 1724-1726.

<sup>65</sup> Ivi, vv. 1735-1740.

<sup>66</sup> Ivi, vv. 1941-1947. Sur l'Île de Verre et son seigneur, qu'on a pu identifier avec le royaume de Gorre et Méléagant, voir G. Paris, *Le 'Lanzelet' d'Ulrich de Zatzikho-ven*, in "Romania", 10, 1881, pp. 471-96 (pp. 491-2) et F. Lot, *Celtica: VI. Melvas, roi des morts, et l'île de Verre*, in "Romania", 24, 1895, pp. 327-35.

<sup>67</sup> *Erec et Enide*, vv. 1948-1956. E. Hoepffner rapproche Graislemer de Graelent, le héros du lai anonyme: *Graelent ou Lanval?*, in *Recueil de travaux offerts à Monsieur Clovis Brunel*, Société de l'École des Chartes, Paris 1955, t. II, pp. 1-8 (p. 2). Chrétien a considéré à part les deux îles généralement assimilées ensemble à Glastonbury.

<sup>68</sup> *Erec et Enide*, v. 1954.

la première fois par Geoffroi de Monmouth puis par Wace, appelle logiquement celui de Tintagel d'où vient David, le premier des deux ducs énumérés<sup>69</sup>.

Après ces personnages que relie le thème des «relations d'un mortel avec les régions bienheureuses de l'Autre Monde»<sup>70</sup>, la série des rois va évoluer vers un imaginaire plus fantaisiste que merveilleux, mais dont on verra qu'il peut atteindre une dimension cosmique<sup>71</sup>. Chrétien s'attache à les caractériser par des détails sur l'importance et le luxe de leur suite: Garras de Corque avec ses cinq cents chevaliers richement vêtus, Baut de Gormeret qui en a amené deux cents, joyeuse compagnie de jeunes gens sans «barbe ne grenon», avec leurs oiseaux de proie<sup>72</sup>. Leur jeunesse contraste avec le portrait donné des trois cent compagnons du vieux roi d'Ariel dont le plus jeune avait cent quarante ans et dont les barbes descendaient jusqu'à la ceinture. Autre contraste, celui du plus petit des nains Belin, et de son frère Brien, le géant qui dépasse d'une paume entière les autres chevaliers du royaume. Comme dans la liste précédente, Chrétien se sert de l'allitération pour associer les patronymes, ceux des deux frères Belin et Brien, puis ceux des deux rois nains vassaux du premier, Grigoras et Glecidalan. Ainsi, regroupés par deux comme dans la première liste, et liés entre eux par le principe du contraste et de l'allitération, les noms des invités s'inscrivent dans le vaste dessein de regrouper autour d'Arthur la totalité des rois et des barons qu'ils soient de ce monde-ci ou de l'Autre. C'est ce que signifient les centaines de chevaliers qui les accompagnent et surtout ces Antipodes d'où vient Belin le roi des nains: de l'extrême Occident celtique des îles de Verre et d'Avalon jusqu'à cette autre extrémité, la totalité de l'univers est représentée.

Les deux listes d'*Erec* et *Enide* se font écho et se complètent. Si la première fait figurer des patronymes présents dans l'œuvre de Wace, c'est la seconde qui reprend parmi les éléments novateurs que ce dernier avait ajoutés à la liste de Geoffroy de Monmouth, celle des in-

<sup>69</sup> L'île d'Avalon est mentionnée pour la première fois dans l'*HRB* (chap. 147) et le *Roman de Brut* de Wace, vv. 4437-4438; pour Tintagel, *HRB*, chap. 137 et *Brut*, v. 8621.

<sup>70</sup> J. Frappier, *Chrétien de Troyes. L'homme et l'œuvre*, Hatier, Paris 1957, p. 43.

<sup>71</sup> Une source de Chrétien pour cette liste est *Les Noces de Philologie et Mercure* de Martianus Capella, éd. J.-F. Chevalier, Les Belles Lettres, Paris 2014) qui énumère les invités à la célébration des fiançailles de Philologie et Mercure, venus des seize régions du monde, livre I, par. 41-61, pp. 26-9.

<sup>72</sup> *Erec et Enide*, v. 1974.

struments de musique qui accompagne les réjouissances<sup>73</sup>. Un dernier rapprochement avec leurs listes d'invités est la brève énumération de ceux qui assistent au couronnement d'Erec, eux aussi annoncés dans la succession des «contes et dus et rois», mais surtout, comme ils l'avaient fait, présentés par régions identifiant l'espace anglo angevin<sup>74</sup>.

On pourrait continuer la séquence parodique avec *Le Bel Inconnu* de Renaud de Beaujeu qui reprend à Chrétien de Troyes ses deux types de listes onomastiques: à *Erec et Enide*, les participants à une célébration et au *Chevalier de la Charrette*, ceux qui s'affrontent en tournoi<sup>75</sup>. Le roman s'ouvre par la convocation par Arthur de sa cour plénière à Charlion à l'occasion de son couronnement, tandis que le tournoi qu'il préside au Château des Pucelles auquel participe le héros du récit, Guinglain, donne lieu à un dénombrement des chevaliers qui s'y mesurent<sup>76</sup>. Toutes deux deviendront un motif narratif récurrent et même, dans le cas des listes de combattants aux tournois, un genre en soi, le tournoiement.

Qu'il s'agisse des «expositions» étymologiques ou des listes onomastiques, Geoffroy de Monmouth, Wace et Chrétien de Troyes sont sensibles à la puissance poétique du nom propre. Chez Geoffroy et surtout chez Wace, le traitement des toponymes et des anthroponymes contribue à faire glisser la chronique dans la fiction. Wace en est parfaitement conscient, lui qui refuse de nommer les chevaliers de la Table Ronde au prétexte qu'il ne veut pas «faire fable», alors qu'il n'hésite pas à exploiter, comme l'avait fait son prédécesseur, la narrativité latente des noms propres. Ce dernier développe tout un récit pour justifier l'appellation du lieu dit le Saut de Goemagog d'après le nom du géant maîtrisé par Corineus, un compagnon de Brutus, et fait intervenir une prophétie de Merlin prédisant l'accession au trône d'Uther Pendragon pour expliquer le sens de son nom: «tête de dragon». Wace ne résiste pas au récit d'une histoire pittoresque pour expliquer l'appellation de «cité as muissuns» donné à la ville de Cirencester. La confusion entre les moissons détruites par Gormond assiégeant la ville, et les «mois-

<sup>73</sup> Ivi, vv. 2037-2050. *L'Histoire d'Erec* en prose reprendra dans ses deux versions la liste d'instruments de musique à la suite des noms des invités: *L'Histoire d'Erec en prose. Roman du XV<sup>e</sup> siècle*, éd. M. Colombo Timelli, Droz, Genève 2000, pp. 155-8.

<sup>74</sup> *Erec et Enide*, vv. 6636-6647.

<sup>75</sup> Chrétien de Troyes, *Le Chevalier de la Charrette ou le Roman de Lancelot*, éd. C. Méla, Le Livre de Poche, Paris 1992, vv. 5773-5822.

<sup>76</sup> Renaud de Beaujeu, *Le Bel Inconnu*, éd. M. Perret, Champion, Paris 2003, vv. 31-56, 5463-5592.

sons», terme désignant les moineaux, le porte à raconter l'histoire des oiseaux à qui on a attaché des noix de glu fixées dans un tissu aux-quelles on a mis le feu qui s'est propagé dans les maisons et les récoltes. Quant à Chrétien de Troyes, le caractère parodique que l'on a attaché à ses listes d'invités n'est tout simplement que le témoignage de la portée littéraire de son imagination onomastique. Comme Wace l'avait fait, le nom propre se développe chez lui en description, en micro-biographie. Chez les trois auteurs, le travail de la nomination déjoue le caractère éphémère ou fictif des noms des lieux et des personnes: «destinés à s'effacer dans le temps [...], ils incarnent l'objet et le sens même de la littérature»<sup>77</sup>.

<sup>77</sup> Paradisi, *Remarques*, cit., p. 165.

